

Claude Pinson, émancipateur

par Martin M.

EN PASSANT devant le 27 de la rue Camille S***, cette rue étroite qui serpente jusqu'aux remparts de la citadelle de B***, les flâneurs pouvaient tomber sur un petit écriteau en bois qui portait l'inscription suivante : « **Claude Pinson, émancipateur. Reçoit toutes les 20 minutes, le mardi et le mercredi, de 14 h 00 à 17 h 20. Sur rendez-vous. Séance unique. Effet immédiat. Téléphone : ***** »

À la vue de cette annonce, beaucoup souriaient, croyant à une bonne farce, d'autres s'attristaient en songeant à toutes les âmes en détresse qui se laissent berner par ces charlatans sans scrupules, dont les réclames inondent les pages des magazines et les boîtes aux lettres ; mais bien peu se décidaient à noter le numéro quelque part, et moins encore à le composer dans la foulée, pour en avoir le cœur net. Ils auraient pourtant été bien inspirés de s'y hasarder ; car Claude Pinson n'était ni un marabout ni un astrologue. Claude Pinson était un émancipateur.

Il faut dire que le métier d'émancipateur était parfaitement inconnu du grand public, les rares individus qui l'exerçaient n'ayant jamais jugé bon de s'attirer les faveurs de la foule – en général leur présence dans une ville passait totalement inaperçue. Et cela expliquait sans doute pourquoi les promeneurs préféraient rire en coin ou soupirer dans leur barbe, plutôt que de sortir leur téléphone portable et de prendre rendez-vous sur le champ.

D'autant qu'il n'y avait pas de quoi s'effrayer. Un émancipateur n'était pas plus un devin halluciné qu'un maître-enseignant à la recherche de son cortège d'admirateurs. Et si un métier comme celui-ci, apparemment si utile au genre humain, était si peu exercé dans les faits, c'est simplement qu'il paraissait difficile de tenir les promesses que son nom pouvait légitimement suggérer.

En effet, pour faire les choses dans les règles de l'art, le praticien émancipateur devait résoudre un problème apparemment insoluble. C'est que nul individu ne peut en émanciper un autre, sans reproduire du même coup la logique générale de la domination ; autrement dit, les hommes doivent s'émanciper par eux-mêmes, personne ne peut ni ne doit le faire à leur place. C'était du reste l'écueil dans lequel tombaient la grande majorité des éducateurs et des professeurs ès libertés, qui abrutissaient les hommes en prétendant les tirer de leur état

de minorité. De là que le métier d'émancipateur pût apparaître, plus facilement encore peut-être que ceux-là, comme une contradiction dans les termes.

Or Claude Pinson était un émancipateur honnête, il ne promettait pas plus qu'il ne pouvait offrir ; en l'occurrence, s'il promettait l'émancipation à ceux qui franchissaient le pas de sa porte, il ne prétendait pas être l'agent actif d'une telle transformation intérieure. Pour résoudre la contradiction initiale qui présidait à l'exercice de sa profession, il avait été contraint d'imaginer une sorte de ruse, mais une ruse inoffensive, et d'une simplicité enfantine, car beaucoup de contradictions à première vue insurmontables se résolvent par un sourire d'enfant.

Mais voilà ce qui se passait, le mardi et le mercredi, de 14 h 00 heures à 17 h 20 heures, derrière la porte du 27 de la rue Camille S***.

On entrait dans une toute petite pièce, dans un coin de laquelle se trouvait une chaise en bois, qui semblait inviter le nouveau venu à la position assise. Une porte verte à la peinture écaillée se découpait sur le mur d'en face. Une feuille de bristol punaisée là disait laconiquement : « **Veillez patientez SVP.** » Le papier mural avait sans doute été de couleur vive autrefois, mais le soleil qui inondait généreusement la pièce par la fenêtre de gauche l'avait à ce point délavé qu'on aurait pu le croire blanc. Pas d'affiches sur les murs, pas de plantes,

pas de ces tables basses qu'on trouve ordinairement dans les salles d'attente des médecins généralistes ou des chirurgiens-dentistes, et sur lesquelles s'entassaient des piles de magazines féminins et de journaux à la gloire du monde de la finance.

À 14 h 00 heures précises, la porte verte s'ouvrait et Claude Pinson, le visage jovial, tendait la main à son premier rendez-vous de la journée.

— Bonjour, je suis Claude Pinson !

Et il l'invitait derechef à le suivre dans son cabinet.

Celui-ci était aussi sobrement meublé que l'était la salle d'attente. On y trouvait seulement, posée au milieu de la pièce, une table (une table en acajou), sur la table un réveille-matin, et d'un côté et de l'autre deux fauteuils (en osier). Au fond de la pièce se détachait une autre porte, à la peinture tout aussi écaillée que la porte verte, mais de couleur blanche.

Claude Pinson disait :

— Prenez place, je vous en prie.

L'autre s'exécutait poliment.

Claude Pinson faisait le tour de la table et s'asseyait à son tour. Les plus observateurs pouvaient remarquer qu'il maniait machinalement un petit morceau de papier, le pliant et le dépliant entre ses longs doigts agiles, avant d'y jeter parfois un léger coup d'œil.

Claude Pinson disait alors :

— Je vais être honnête avec vous. Je suis émancipa-

teur, mais je ne peux pas vous émanciper ; ni vous ni personne. En vérité, il faudra que vous vous émancipiez tout seul.

Devant cette drôle d'entrée en matière, l'autre restait généralement bouche bée.

— C'est même plus simple encore, continuait le premier. Il ne s'agit pas à proprement parler que vous vous émancipiez vous-même ; émancipé, vous l'êtes d'ores et déjà, comme Monsieur Tout-le-monde et Madame N'importe-qui. Non, l'émancipateur c'est vous. Vous allez émanciper quelqu'un d'autre !

Le souffle coupé, pris de vertige, son interlocuteur trouvait parfois le courage de rétorquer :

— Vous voulez rire ? Je viens vous voir pour me faire émanciper, et non seulement vous me dites que c'est inutile, puisque je le suis déjà ; mais vous me demandez d'émanciper quelqu'un d'autre à votre place. Et comment voulez-vous que je m'y prenne ? C'est votre métier, pas le mien. Je ne sais pas comment manœuvrer ces affaires-là, moi !

— Là dessus, je n'en sais pas beaucoup plus que vous, s'excusait Claude Pinson.

À ces mots, le candidat à l'émancipation perdait brusquement contenance. Les moins patients se levaient en disant que la plaisanterie avait assez duré comme ça, et à bout de nerfs, ils se dirigeaient indifféremment vers la porte verte ou vers la porte blanche.

— Attendez attendez, les retenait l'émancipateur. Vous n'aurez rien à faire, rien du tout. Certes je vous demande d'émanciper quelqu'un d'autre, mais c'est l'autre en question qui fera tout le travail !

— Vous avez perdu la raison ; votre place est chez les fous !

— Écoutez-moi, s'il vous plaît, je vais essayer d'être plus clair. Vous serez émancipé si vous comprenez que vous êtes capable, au même titre que moi, au même titre que quiconque, d'émanciper quelqu'un d'autre, c'est-à-dire de lui faire comprendre qu'il est capable, au même titre que vous, au même titre que quiconque, d'émanciper quelqu'un d'autre encore.

— Mais c'est insensé !

— Pas du tout ! Vous n'avez rien à savoir, rien à connaître. Simplement vous allez dire à la prochaine personne qui entrera dans cette pièce qu'elle est capable d'émanciper la suivante, comme je vous ai dit que vous étiez capable de l'émanciper elle. L'émancipation n'est pas une chose que l'on acquiert, c'est une chose qui se transmet, ou disons une chose que l'on n'acquiert qu'à condition de la transmettre. Être émancipé, c'est avoir pris conscience de notre pouvoir non pas tant d'émanciper les autres, que de les inviter à s'émanciper eux-mêmes, en diffusant autour d'eux le cercle vertueux de l'émancipation. On n'est jamais émancipé tout seul. On est émancipé quand on considère que l'autre en

face de nous est émancipé lui aussi, c'est-à-dire qu'il peut d'ores et déjà, pour autant qu'on lui en laisse l'occasion, considérer les autres comme étant déjà émancipés eux-mêmes. J'ai été Claude Pinson avec vous, vous serez Claude Pinson avec le prochain, qui sera lui-même Claude Pinson avec le suivant. Vous allez voir, c'est très simple. Il vous suffit de jouer le jeu et dans une petite quinzaine de minutes, vous saurez que vous êtes définitivement émancipé, simplement parce que vous aurez émancipé quelqu'un d'autre.

Si le type, malgré ces paroles rassurantes, refusait de tenter sa chance, Claude Pinson lui désignait la porte blanche, qui donnait sur une petite courette grise, et rejoignait la ruelle des G***. Il attendait alors le rendez-vous suivant. Mais si le même, ravalant son scepticisme, acceptait le pari, Claude Pinson se levait, il regardait le réveille-matin qui trônait sur la table en acajou et disait finalement :

— Dans cinq petites minutes, vous ouvrirez la porte verte, vous tendrez la main à celle ou celui qui sera assis sur la chaise en bois, vous l'inviterez à s'asseoir à votre place, et vous vous installerez à la mienne. Vous lui répéterez alors mot pour mot ce que je vous ai dit.

Il lui tendait alors la feuille froissée qu'il manipulait depuis le début de l'entretien.

— Tout est écrit là, pour mémoire. Vous penserez d'ailleurs à donner ce papier à votre successeur, s'il ac-

cepte votre proposition ; vous sortirez alors de cette pièce par la porte blanche. S'il refuse, vous lui demanderez de sortir par la porte blanche, vous garderez cette feuille en votre possession, et vous ouvrirez une nouvelle fois la porte verte, cinq minutes plus tard. Vous verrez, c'est enfantin !

Alors Claude Pinson se dirigeait lui-même vers la porte blanche, et quittait le 27 de la rue Camille S*** par la petite courette grise. Il était environ 14 h 15.

Ce qu'il faisait le reste de l'après-midi, nul n'en a la moindre idée. Certains habitants de B*** prétendent qu'ils le voyaient marcher à grandes enjambées sur le petit sentier qui mène au village de P*** ; d'autres qu'ils l'apercevaient assis sur un banc, occupé à compter les étourneaux ou à regarder passer les nuages.

Mais la journée de Claude Pinson n'était pas terminée pour autant ; car il fallait que la boucle soit bouclée, il fallait qu'à chaque rendez-vous en succédât un autre, pour que chaque candidat à l'émancipation ait un autre candidat à émanciper derrière lui. Or c'était là que sa petite ruse prenait véritablement effet.

Claude Pinson recevait sur rendez-vous le mardi et le mercredi, de 14 heures à 17 heures 20. Alors à 16 h 40, abrégeant sa promenade ou sa rêverie éveillée, Claude Pinson, déguisé d'une vieille perruque et d'une barbe postiche, sonnait au 27 de la rue Camille S***. Il entrait et s'installait tranquillement sur la chaise en bois de la

petite salle d'attente.

Ça ne ratait jamais. Cinq minutes plus tard, la porte verte s'ouvrait et un parfait inconnu s'avancait dans sa direction, le main tendue, et se présentait à lui en disant :

— Bonjour, je suis Claude Pinson !

Rennes – Septembre-Octobre 2013